

L'ESPION ET LA FOUGÈRE

VENTI - 1



Henry Fox Talbot, South American Fern, photogenic drawing, avril 1839, col. Hamel.

L'ESPION ET LA FOUGÈRE

ou

LA MISSION DE JOSEPH HAMEL
CHEZ TALBOT, NIÉPCE ET DAGUERRE



VENTI-1

2003

M. Arago a rendu compte à l'Académie des Sciences, dans la séance d'aujourd'hui, de la belle découverte de M. Daguerre dont le monde, les artistes et les savans eux-mêmes s'entretiennent avec intérêt depuis quelque temps; cette découverte a été annoncée, dit M. Arago, dans des termes inexacts et que l'auteur ne peut accepter; il lui paraît donc convenable de donner à l'Académie des détails précis sur cette merveilleuse invention.

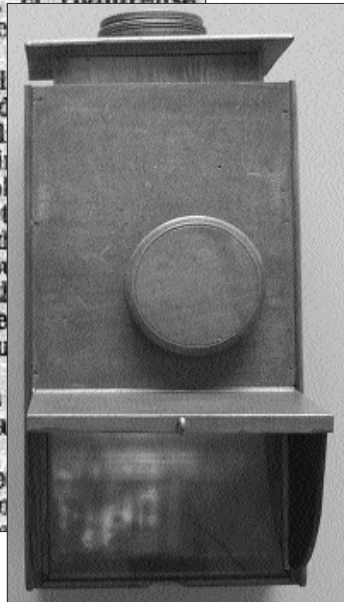
Tout le monde connaît les effets de la chambre noire et la netteté avec laquelle les objets extérieurs viennent se peindre en miniature sur le tableau au moyen d'une lentille. Eh bien! on ne peut pas donner une idée plus juste de la découverte de M. Daguerre, qu'en disant qu'il est parvenu à fixer sur le papier ce dessin si vrai, cette représentation si fidèle des objets de la nature ou des arts, avec toute la dégradation des teintes, la délicatesse des lignes et la rigoureuse exactitude des formes, de la perspective et de tous tons de la lumière.

Quelle que soit l'étendue du tableau, il ne reproduit que dix minutes ou un quart d'heure de l'éclat du jour; la lumière étant elle-même la merveilleuse gravure, elle agit plus ou moins selon son intensité; c'est ainsi que M. Daguerre, pendant les saints-pères, a pu fixer avec tous ses détails la galerie du Louvre, de même que du pont de la Seine il a dessiné Notre-Dame; aucun objet, avec sa nature et des choses n'échappent à ce procédé; on reproduit avec sa fraîcheur, de même que pendant le jour et la teinte sombre du soir ou pendant d'un temps de pluie.

Dans cette gravure singulière, les couleurs sont fixées par la nuance des ombres et par une dégradation comme dans l'aquatinta.

Maintenant quel est donc l'ingénieux moyen employé par M. Daguerre pour réaliser cette espèce de...

Article du
Moniteur
daté du 9
janvier 39



Modèle de camera obscura utilisé aussi bien par Talbot que par Daguerre, vers 1830.

INTRODUCTION

La photographie allait bientôt être révélée. Elle ne s'appelait pas encore photographie.

Depuis quelque temps déjà, le public suivait avec intérêt les travaux des chimistes d'une part, des opticiens de l'autre, qui en plusieurs contrées tentaient de trouver un moyen simple et fidèle de reproduire les visages et les paysages. Les vitrines du Palais-Royal proposaient les plus récentes machines à dessiner, de mystérieuses *camerae obscurae* et d'élégantes chambres claires au long bras articulé.

En ce début de janvier 1839, les journaux français ont annoncé que la nouvelle invention tant attendue était enfin prête, et d'une nature si singulière qu'une grande cérémonie rassemblerait bientôt savants, artistes et représentants de la Nation pour célébrer la portée universelle de la nouveauté. Aucun industriel ne serait favorisé, aucune barrière juridique ou administrative n'en freinerait la diffusion et cette merveille, qui deviendrait la photographie, serait bientôt offerte, au nom de la France et d'un certain Daguerre, à l'Humanité toute entière.

Pour être précis, le gouvernement avait décidé, non sans un

esprit de vieille et cordiale rivalité, d'offrir le secret au monde entier sauf à l'Angleterre, pays fort tatillon sur les brevets, et critique sur la paternité de la découverte annoncée.

Bien sûr, les inventeurs français seraient fêtés et décorés, même indemnisés pour cette libéralité.

Rarement un cadeau fit autant et aussi durablement plaisir. Le plus prompt à l'apprécier était un certain Joseph Hamel. Il rassembla méthodiquement l'essentiel des essais et des documents qui permettent aujourd'hui de comprendre la genèse de l'invention de la photographie.

Ce singulier explorateur aurait probablement été défini au siècle précédent comme un pirate, et au siècle suivant comme un espion économique. Il venait exactement du bout du monde, et nous allons raconter maintenant son étrange aventure.

Serge Plantureux

Golfe de Gaète, à bord de l'*Aldebaran*, 18 avril 2003



Henry Fox Talbot, Feather, photogenic drawing, avril 1839, collection Hamel.



*Détail d'une carte du
Gouvernement de
Saratov, vers 1860.
La rive droite de la
Volga est désertique.*

*Kolonia Sarepta est au
sud de Tsaritsine,
frontière méridionale du
territoire habité.*

I. LES STEPPES D'ASTRAKHAN

Sarepta ne figure plus sur aucune carte : son nom est effacé des mémoires. C'est là que Joseph Hamel est né en 1788.

Quelques années plus tôt, en 1770, huit cent mille Bouriates nomades, méfiants envers l'Empire Russe qui étendait son emprise vers l'orient avaient quitté les steppes bordant la Volga pour un long et douloureux exode qui devait les conduire jusqu'en Chine. Pour combler le vide humain ainsi créé, l'impératrice Catherine II invita en ces contrées de nombreux colons allemands, comme le groupe des pacifistes disciples de Mennon. Elle consolida les antiques cités-frontières russes de Saratov et Tsaritsine, et créa à l'extrême pointe sud de cette province, par $48^{\circ} 31'$ de latitude nord, et $43^{\circ} 34'$ de longitude, une nouvelle colonie qu'elle dénomma *Kolonia Sarepta*. La révolution d'octobre effaça ce nom comme tant d'autres; et, depuis 1920, la petite gare s'appelle *Krasna-Armya* (Armée Rouge). Les géographes conviennent de faire passer près d'ici la délicate frontière entre l'Europe et l'Asie.

Pendant que la lointaine Europe est secouée par l'onde

révolutionnaire venue de France, Joseph grandit au bord du grand fleuve, face à l'autre rivage désert et mystérieux de la Volga d'où étaient venus tant de dangers anciens.

Le père de Joseph est un petit fonctionnaire impérial, un *Polis-Meister* comme disent les Russes, l'équivalent d'un brigadier de gendarmerie. À la maison, Joseph parle allemand, et le dimanche, il rejoint sa communauté pour un austère service religieux. Dans le sud du *gouvernement* de Saratov alternent temples luthériens et pagodes bouddhistes, qui seront photo-graphiés un siècle plus tard par Maxime Dmitriev.

Les colons allemands ont organisé, autour de leur église, une école. Le fils du gendarme manifeste une grande vivacité d'esprit, et ses instituteurs s'entendent pour écrire à la si lointaine capitale de l'Empire Russe. Ils suggèrent que l'adolescent devrait y poursuivre ses études. Il y a alors fort peu d'établissements où étudier dans la sainte Russie et encore sont-ils d'un accès difficile, réservés aux fils de l'aristocratie ou aux riches héritiers ; le nouvel Institut des chirurgiens militaires de Saint-Pétersbourg est le seul à accepter des enfants ne venant pas des classes supérieures.



Maxime Dmitriev, Bord de la Volga, épreuve albuminée, 1894 (collection privée).

II. SAINT-PÉTERSBOURG

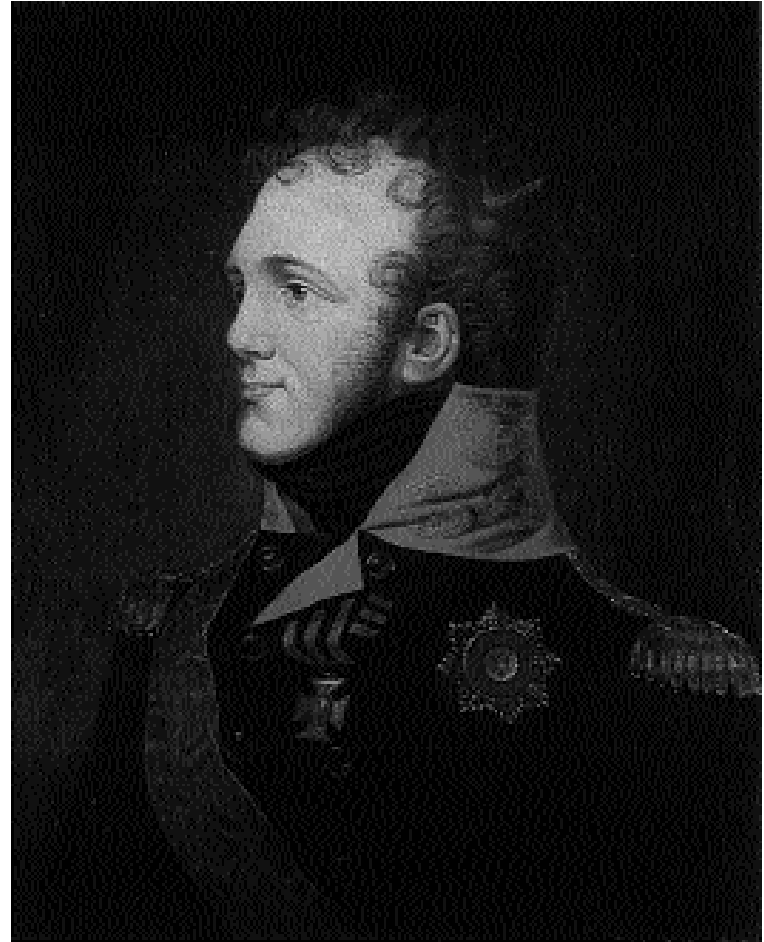
Joseph Hamel ne déçoit pas ses pédagogues et s'adonne avec passion à ses nouvelles études. En particulier, il tente de reproduire les expériences les plus récentes enseignées par Gay-Lussac et les savants français dans les écoles parisiennes créées par la Révolution ; il propose une manière astucieuse de fabriquer à faible coût des machines électriques pour étudier le galvanisme.

Cette initiative est à l'origine de la première rencontre entre le jeune savant et le Tsar qui n'est alors âgé que de trente-trois ans. Dans la tradition de l'époque, Alexandre I^{er} lui remet, le 3 juin 1811, une haute récompense impériale : une montre à gousset en or.

Le 13 avril 1813, Joseph reçoit son titre de Docteur, il a achevé ses études et démontré son sens de l'intérêt général.

Bientôt, Alexandre va triompher de Napoléon.

Le Tsar ne doute plus de l'issue de la guerre européenne



*Le Tsar Alexandre Ier. Portrait peint, anonyme
(vente Nouriev, collection privée, Zürich).*

mais a pris conscience des formidables avancées technologiques réalisées pendant vingt années de conflit par les principaux belligérants : la France et l'Angleterre.

Sans attendre l'issue du conflit, Kozodavlev, ministre russe de l'Intérieur, propose d'envoyer un agent en mission chez l'allié britannique. L'heureux élu devra réunir les aptitudes et les connaissances indispensables pour établir des contacts durables dans la communauté scientifique anglaise. Le nom du jeune savant est prononcé et immédiatement accepté. Comme Joseph vient d'achever ses études, le Tsar le charge également d'une enquête sur les systèmes éducatifs de l'Occident.

Joseph Hamel part ainsi pour sa première mission le 26 mai 1813, muni, tel un formidable sésame, du titre de membre correspondant de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg. Il agrmente son nom d'une particule; pour les Anglais, il sera Joseph *von Hamel, the Russian Doctor*.

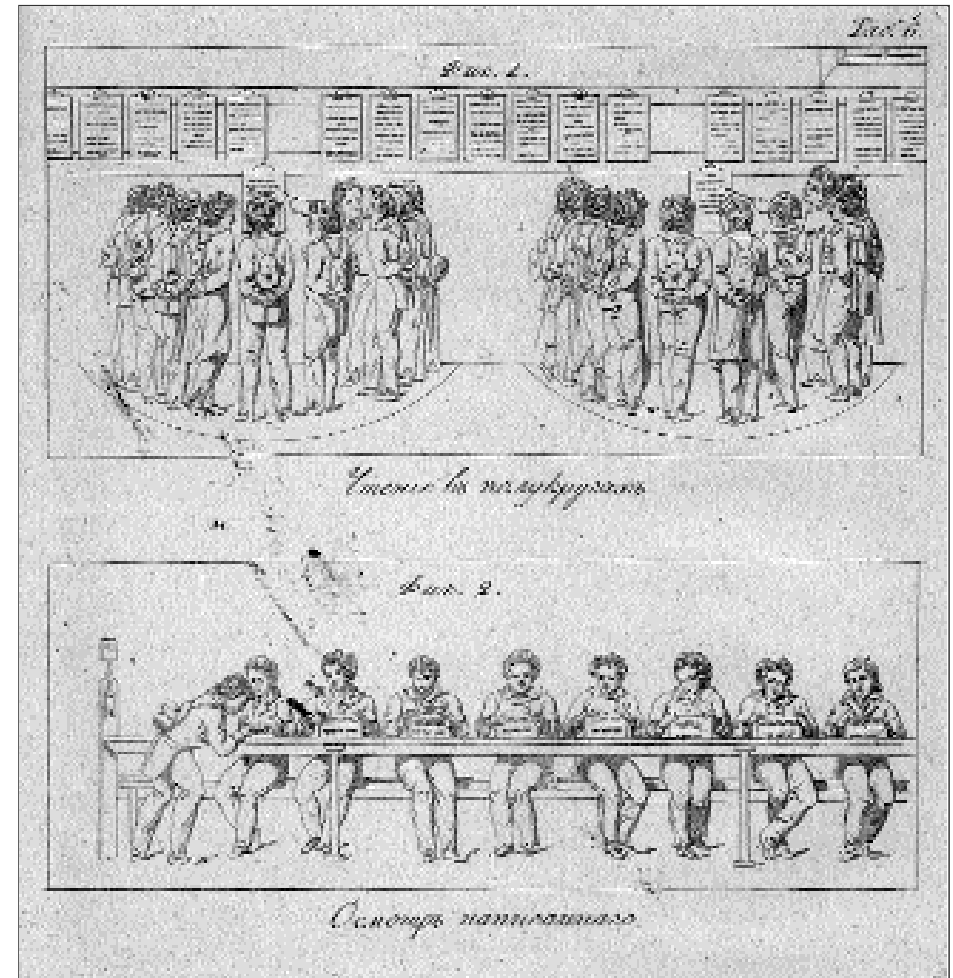


Portrait de Joseph Hamel en académicien russe, gravé par A. Teichel vers 1858.

III. PREMIÈRES MISSIONS

De ce premier et exotique séjour en Grande-Bretagne — Londres est plus loin de Sarepta que Pékin — Joseph conservera une précieuse connaissance du pays qui fera de lui le guide et l'organisateur de futurs voyages des grands-ducs russes. Reçu à la *Royal Society*, il se lie d'amitié avec les savants et les enseignants les plus audacieux, souvent proches des quakers. Joseph Hamel écrira un mémoire en faveur du combat mené par Andrew Bell et Joseph Lancaster depuis 1811 pour instituer un système d'*enseignement mutuel*, polémique qui aboutit à la création des écoles publiques britanniques.

1815, la guerre est finie, les Russes occupent Paris, importent le terme *Bistrot* ("vite, à boire !"), construisent les premières montagnes russes, perdent leurs têtes et leurs fortunes au 113 du Palais-Royal. Joseph est envoyé sur le continent pour inspecter écoles et manufactures de la France vaincue et de ses éphémères provinces impériales : Pays-Bas, Allemagne et Italie. Monsieur *de* Hamel est accueilli dans les différentes Académies de Paris, Vienne, Florence, Ancône.



Une planche de l'ouvrage de Hamel sur l'enseignement mutuel, S-Pb, 1820.

Comme Jean Potocki, il publie un livre dans chaque ville où il séjourne. Son premier livre est consacré à la passionnante question de l'*enseignement mutuel*, système scolaire acceptant les enfants des familles dénuées de fortune, mais qui s'acquittent de leur dette envers l'école en enseignant à leur tour aux plus jeunes.

Joseph Hamel publie d'abord ce premier livre en allemand, *Der gegenseitige Unterricht* (Paris, Didot, 1818), et en offre un exemplaire au roi Wilhem I^{er} des Pays-Bas, qui essaiera d'appliquer ces idées nouvelles dans son pays. La même année, Hamel l'édite en français, toujours à Paris, puis en italien à Florence en 1819 et à Ancône l'année suivante, enfin en russe à Saint-Pétersbourg en 1820 sous la forme d'un beau volume de 352 pages illustré de 12 lithographies, *Opisanié Sposova Vzaimnago Obouchéniya*, qu'il présente au Tsar.

Sa seconde publication est consacrée à ses observations relevées pendant son ascension du Mont-Blanc de l'été 1820 : Joseph, pionnier de l'alpinisme, est le dernier à emprunter le versant le plus dangereux car la chute mortelle de trois de ses guides suscite la réglementation des parcours et la création d'une organisation des guides de montagne. Le récit de ses ascensions est publié en français à Genève en 1820, en allemand à Bâle puis à Vienne l'année suivante, enfin en anglais à Londres en 1822.

Les Anglais le considèrent depuis cette publication comme le premier auteur à avoir décrit les effets désagréables de l'altitude sur la physiologie des grimpeurs.

Mais, derrière l'alpiniste, l'agent secret au service du Tsar n'oublie aucun aspect de sa mission, et de retour en Russie après son premier périple de plusieurs années, il est désigné, le premier septembre 1821, pour une inspection technologique des manufactures d'armes russes.

Dans son rapport de 356 pages publié à Moscou chez Semen en 1826, *Opisanié Tul'skogo Oruzbeinogo Zavoda v istoricheskom i tekhnicheskom otnoshenii*, il propose 122 améliorations techniques. Il conseille de généraliser à toute la Russie l'organisation du travail en usage à la manufacture impériale de Tula, où des pièces communes et interchangeables sont utilisées sur différents modèles de fusils.

Il inclut dans son rapport un chapitre sur le statut particulier et les prérogatives des ouvriers de cet établissement, abordant ainsi deux sujets alors peu étudiés : l'optimisation de la productivité et le droit du travail. Les qualités de son ouvrage ont surpris ses contemporains mais aussi les historiens. En 1983, une traduction anglaise a paru à New Delhi.

À Saint-Pétersbourg, la plupart des membres de la récente

Académie sont des Allemands, des Hollandais, des Français ou des Polonais au service du Tsar. Dans les couloirs, on parle surtout allemand, tandis que les séances de l'Académie se déroulent plutôt en français, la langue alors choisie par les savants pour créer les nouveaux vocables et décrire les nouvelles inventions. Hamel résumera l'importance de ses missions dans un célèbre rapport lu en français le 29 décembre 1829 devant l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg: *Sur la nécessité de répandre en Russie les connaissances technologiques*.

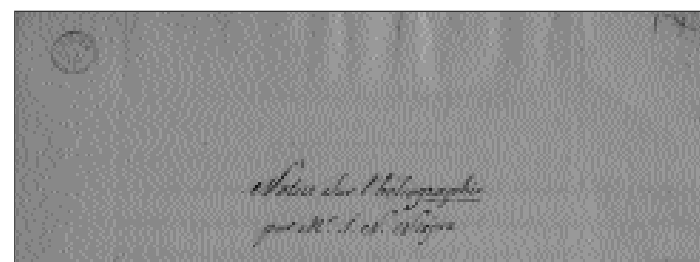
Concrètement, les académiciens, "à l'arrière", scrutent les journaux étrangers, repèrent et signalent les découvertes dignes d'intérêt, et font parvenir de courtes notes au voyageur. En sens inverse, les informations et les machines recueillies par Hamel sont expédiées sur des croiseurs russes jusqu'au quai de l'Académie des Sciences, à la pointe de l'île Vassilievsky. Des appariteurs ouvrent les caisses, testent les machines et exposent en séance le résultat des expérimentations.

Ainsi, Joseph Hamel, renonçant à fonder une famille, passera plus de la moitié de son temps en mission à l'étranger. Dès lors, l'intérêt du *Russian Doctor* se portera sans relâche sur les sujets les plus divers.

Hamel publie un traité sur la cochenille du Mont Ararat

dont on extrait un précieux carmin, *Über Cochenille am Ararat und über Wurzel-Cochenille im allgemeinen*, (1833), trois essais d'ornithologie sur les dodos, espèce totalement disparue, *Sur le genre d'oiseau nommé Dinornis* (1844), *Über Dinornis und Didus, zwei ausgestorbene Vogelgattungen* (1845), *Sur un crâne de Dodo du Musée de Copenhague* (1846).

On lui doit aussi la description de procédés d'électrolyse, *Colossale magneto-electrische Maschine zum Versilbern und Vergolden*, des comptes rendus des meilleurs produits des expositions universelles, une notice technique sur le fil qui chante: le télégraphe, plusieurs récits des aventures des premiers explorateurs anglais du Grand Nord ...



Collection Hamel.

Parmi toutes ses missions, celle de l'année 1839 est un indéniable succès.

IV. LONDRES

En ce début d'année 1839, assis sur un banc, Joseph assiste à une séance ordinaire de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Deux académiciens, Karl-Ernst von Baer et Fiodor (Friedrich) Brandt, signalent un article paru le 9 janvier dans le *Moniteur*. François Arago y annonce l'imminente révélation de la prodigieuse invention d'un certain Mandé Daguerre. Joseph Hamel doit partir pour l'Europe occidentale, en s'arrêtant d'abord à Londres, où résident ses correspondants.

Mais à son arrivée, Hamel trouve la communauté scientifique étonnée, choquée. Ici, c'est le célèbre Faraday qui a communiqué la nouvelle venue de Paris : Arago offre au Monde entier une invention dont le mérite ne revient pas à M. Daguerre. Un distingué helléniste, Henry Fox Talbot, rappelle qu'il travaille depuis fort longtemps, et avec quelque succès, sur une invention comparable. Un respecté chimiste d'origine allemande résidant à dix miles de Londres, près du jardin botanique de Kew, M. Francis Bauer, se souvient y avoir reçu onze ans plus tôt M. Nicéphore Niépce qui souhaitait montrer des plaques d'argent de son invention à la *Royal Society*.

Dès le 6 janvier 1839, l'indiscrétion d'un journaliste d'investigation provoque à Paris une énorme émotion. Le problème si ancien de fixer les images fugitives de la *camera obscura*, que les savants raisonnables avaient renoncé à résoudre, vient d'être élucidé par un directeur de théâtre, un expert en trompe-l'œil et en effets d'optique, qui a ses entrées à la Cour.

Dans son discours du 7 janvier, l'Académicien François Arago présente, sans réserves, son adhésion et les espoirs qu'il fonde dans le nouveau procédé de Daguerre. Pendant ce temps, les journaux français ne cessent d'échauffer les esprits en spéculant sur la fortune que va toucher ce dernier, provoquant la jalousie de la communauté scientifique. Pour contrer la revendication d'antériorité venue d'outre-Manche, le 4 février 1839, Arago nuance sa première déclaration et rétablit devant l'Académie des Sciences le mérite de M. Nicéphore Niépce puis mentionne une semaine plus tard, pour mieux les écarter, les travaux de Henry Fox Talbot.

Mais, Francis Bauer, le samedi 2 mars 1839, publie dans la *Literary Gazette* de Londres un récit fort détaillé du séjour de Nicéphore Niépce à Londres en 1827, et la traduction de la notice sur le nouveau procédé que l'inventeur français avait baptisé *Héliographie*, remettant en cause le mérite de Daguerre.

Puis, Francis Bauer témoigne sans hésitation : "... depuis le 9

janvier 1829, je n'avais rien su ni entendu de M. Niépce, ou de son héliographie, jusqu'au 12 janvier 1839, quand mon attention fut attirée par la Gazette littéraire, rapportant un article de la Gazette de France, daté du 6 janvier 1839 et signé H. Gaucherant, dans lequel je trouvai, à ma grande surprise, que M. Daguerre, justement célèbre par son Diorama, non seulement réclame le mérite d'avoir découvert le premier cet art intéressant et important, mais veut encore lui imprimer son propre nom ! Je me rappelle bien que M. Daguerre était lié avec M. Niépce; mais je n'ai jamais entendu ni compris qu'il eût pris une part active aux recherches de M. Niépce autrement qu'en l'encourageant à persévérer dans ses travaux (...)

Les spécimens apportés par M. Niépce et exposés en Angleterre en 1827 (et dont quelques-uns sont encore entre mes mains), étaient tout aussi parfaits que les produits de M. Daguerre décrits dans les papiers français de 1839. (...) Quoique {depuis} l'interruption de notre correspondance en 1829, M. Daguerre ait pu faire beaucoup de progrès; quoique, surtout, s'il a acheté légalement le secret de M. Niépce, je pense qu'il doit retirer le plus grand profit possible de la vente de ce secret, le mérite de l'invention de l'héliographie n'en restera pas moins à mon estimable ami, Nicéphore Niépce !”

Bauer exauce le rêve de Niépce, exactement une semaine plus tard, mais avec onze ans de retard, et expose quatre plaques héliographiques à la *Royal Society* présidée par le Marquis de Northampton. Le 7 mars 1839, Fox Talbot écrit à Bauer et lui



La sainte Famille, reproduction de gravure sur cuivre argentée (en cours d'analyse).

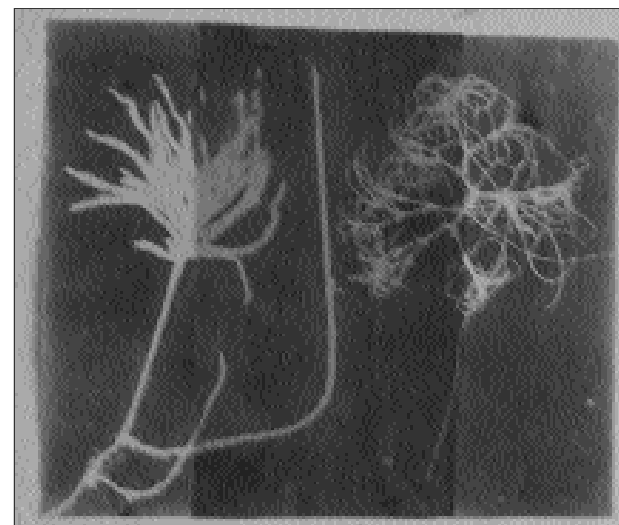
propose de lui montrer les résultats de son travail personnel, qu'il dénomme *Photogenic drawings*. Enfin, le 17 avril 1839, Francis Bauer reçoit une lettre d'Isidore Niépce, fils de Nicéphore, reprenant ainsi une correspondance interrompue avec la famille d'inventeurs depuis janvier 1829.

C'est à ce moment que Joseph Hamel rencontre les acteurs et les témoins anglais de la genèse de la photographie ; Henry Fox Talbot bien sûr, qu'il convainc après plusieurs rencontres en avril et mai 1839 de lui céder ses précieux essais ainsi que le secret de sa méthode. Pour cela, il doit proposer un dédommagement, "*même si cela n'est pas ruineux*" comme il l'explique dans son rapport du 4 mai 1839. Hamel joint un lot de 15 premiers *dessins photogéniques* de Talbot, des empreintes de feuilles et de fougères, ainsi que "*quelques papiers réalisés grâce à la camera obscura*", datés au verso avril 1839.

Ce premier envoi contient aussi les ingrédients qui permettent à l'académicien adjoint Julius Fritzsche (1802-1871) de réaliser le premier travail critique sur le procédé de Talbot.

Quand il présente, le 23 mai 1839 (*vieux style*), les deux premiers *dessins photogéniques* de l'histoire de la Russie, deux empreintes d'algues et de feuilles, Fritzsche, chimiste réputé, décrit même son propre procédé, adapté de celui de Talbot, en remplaçant l'hyposulfite par de l'ammoniaque.

De Londres, Hamel procède encore à deux envois, les 15 et 23 juin 1839, contenant quatre *talbotypes* supplémentaires dont une remarquable vue de la résidence gothique de M. Talbot, Lacock Abbey, "*première maison de l'Angleterre à s'être dessinée elle-même avec la seule aide de la lumière*".



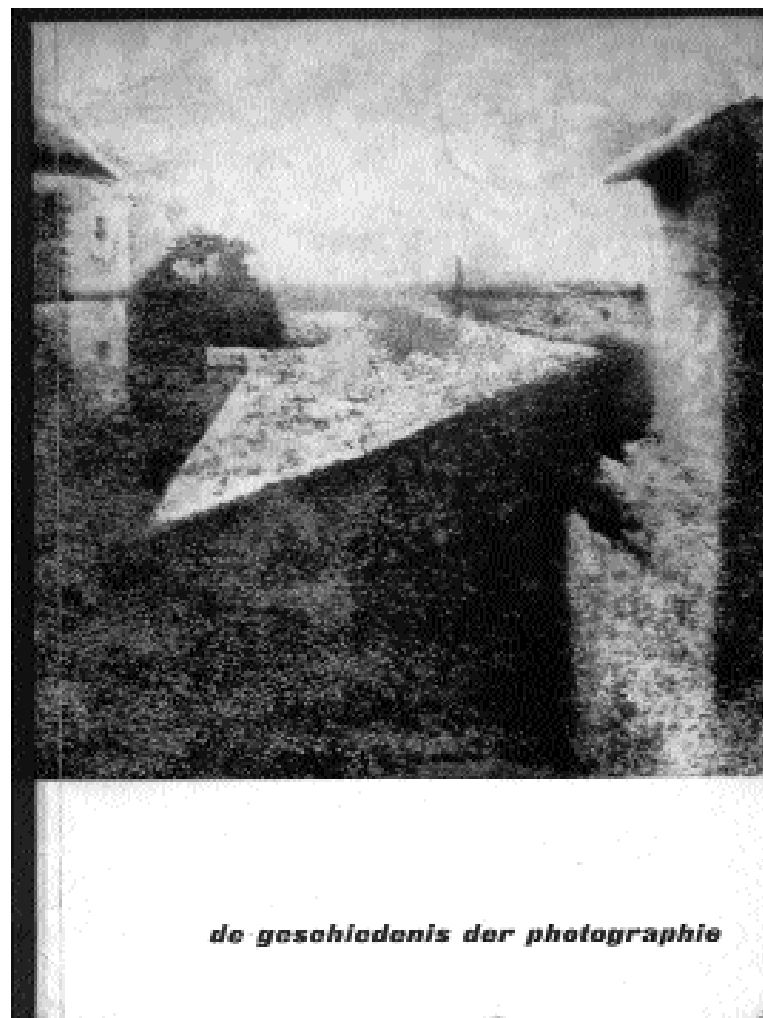
Premier procédé photographique russe, essai réalisé le 21 mai 1839 (vieux style).

Joseph Hamel mentionne dans ses courriers plusieurs rencontres en mai à Londres. Il ne manque pas de signaler une héliographie de Niépce en possession de Francis Bauer.

La partie préservée de la collection Hamel contient aujourd'hui la plupart des correspondances reçues par Bauer en 1828 et en 1839. En revanche, Hamel n'a pas réussi à convaincre le savant allemand de lui céder la plaque d'étain.

Francis Bauer est fort âgé et disparaît quelques mois plus tard. Les manuscrits de Niépce restés en sa possession, sont proposés, avec le *Point de vue du Gras* (n° 188 et suivants) par *Christie's* le 24 novembre 1841 dans la première vente aux enchères de l'histoire de la photographie. En ce temps-là, on ne peut enchérir à distance. Et en l'absence de Joseph Hamel, c'est un voisin qui travaille à Kew, Robert Brown, F.R.S. (*Fellow of the Royal Society*) et conservateur de l'*Herbarium*, qui peut acquérir les trésors dans leur totalité, devenant ainsi, probablement, le *second* collectionneur avisé de photographies.

La petite collection de Robert Brown, patiemment pistée par M. Gersheim, sera cédée par ce dernier dans les années 1950 au Musée de la ville d'Austin (Texas), qui aspirait alors à devenir une grande capitale.



Le point de vue du Gras est si difficile à voir et à photographier que, depuis 1952, on préfère la reproduction obtenue à l'époque par M. Gersheim.

V. PARIS DE DAGUERRE

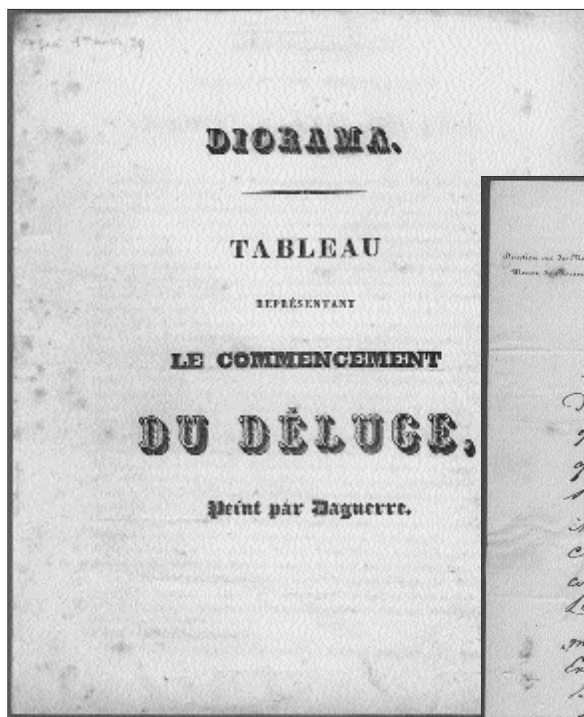
Le savant russe traverse la Manche vers la fin du mois de juin 1839. Ses amis anglais l'ont prévenu contre le caractère de l'entrepreneur. Car Daguerre a le génie de l'entreprise, l'intuition de la société du spectacle, un flair de *tycoon*, un sens avisé de la procédure et une solide expérience internationale.

En cette année 1839, Daguerre est célèbre et respecté dans l'Europe entière comme un des inventeurs du *Diorama* du Boulevard du Temple, récent avatar des spectacles *son et lumière* où s'ébaudit la province. Parti de peu, Daguerre n'a reçu aucune formation scientifique, placé chez un architecte d'Orléans dès l'âge de treize ans. Il monte bientôt à Paris, et à 16 ans, en apprentissage chez Degotti aux *Menus Plaisirs*, il observe les désirs et les réactions des badauds devant les costumes dorés et les grands décors en trompe-l'œil, et fréquente les leçons publiques du physicien Charles qui, habillé en magicien, exhibe au Louvre des silhouettes chinoises, fugitives épreuves au nitrate d'argent. Établi à son compte, Daguerre anime ses immenses féeries avec des animaux vivants et des acteurs. Parfois, Daguerre intervient incognito, comme danseur ou comme acrobate.

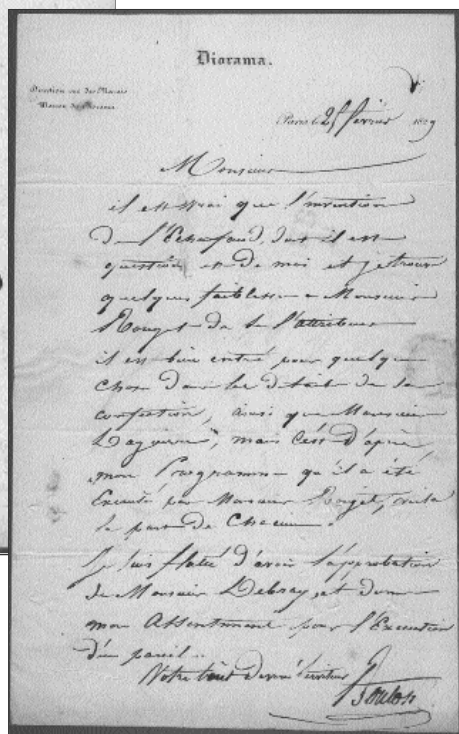
30 Pour créer sa propre affaire, Daguerre a recherché des



Portrait de Daguerre en 1844, d'après un daguerréotype du musée Carnaudet.



Les clients du Diorama pouvait acquérir un mince livret, composé d'une simple feuille repliée.



La condition d'inventeur est difficile : dans ce courrier du 25 février 1829, Bouton, associé du Diorama, témoigne : "Il est vrai que l'invention de l'échafaud est de moi, et je trouve quelque faiblesse à M. Rouget de se l'approprier, il est bien entré dans quelque chose dans le détail, ainsi que M. Daguerre, mais c'est d'après mon programme qu'il a été exécuté ..."

partenaires, bâtissant son empire de toile et de papier à l'aide de contrats qui laissent parfois les naïfs dépités. Son aîné Bouton, qui l'aide à fonder en 1822 le *Diorama*, pleure des idées dont un autre tire meilleur profit, avant de se retirer en 1830. Daguerre a ouvert de nombreuses succursales outre-manche, à Londres, Liverpool, Manchester, Dublin et Edimbourg.

Daguerre évalue les bonnes idées avec promptitude, et dispose d'utiles relations. Les opticiens Vincent et Charles Chevalier le renseignent sur les inventeurs isolés qui viennent leur acheter des appareils. Un jeune homme triste et blafard qui pourrait bien avoir réussi à fixer des images sur papier n'a pas voulu dire son nom, et, méfiant, n'est plus jamais revenu. Mais, en janvier 1826, un provincial bavard vient acheter chez l'opticien un *prisme ménisque* pour un cousin inventeur qui sait fixer des paysages sur de l'étain et va jusqu'à montrer un tirage de *la Jeune fille à la quenouille*. Daguerre obtient bientôt le nom et l'adresse de Joseph Nicéphore Niépce. Il lui écrit aussitôt.

Niépce va se méfier de Daguerre et résister pendant plus d'un an jusqu'à la réception d'un *dessin-fumée* qu'il prend pour une photographie. Le rusé Daguerre obtient en retour une des héliographies reproduisant une gravure de la *Sainte Famille*.

À la fin de l'été 1827, en route vers l'Angleterre, Niépce

accompagné de son épouse Agnès, profite d'une étape parisienne prolongée par la perte de son passeport pour le rencontrer. Et le premier septembre, Niépce est ébloui par les effets du *Diorama*.

Le voyage de Londres se révèle catastrophique. Nicéphore découvre son frère aîné malade, à moitié fou, et comprend qu'il l'a dupé et ruiné depuis des années. Par ailleurs, la *Royal Society* traverse alors une crise exceptionnelle, et malgré le soutien de Bauer, Nicéphore ne réussit pas, lui non plus, à exploiter son invention. Rentré à Paris en février 1828, il découvre que son fils Isidore a fait de mauvaises opérations avec les lettres de change. Paniqué devant le désastre financier, rempli d'amertume, il lui semble alors trouver chez Daguerre l'interlocuteur idéal.

Très à l'aise dans le rôle du sauveur, Daguerre propose de s'associer avec Niépce, puis élimine avec précaution et fermeté son partenaire antérieur, le graveur Augustin François Lemaître. Peut-être Daguerre a-t-il compris que ce dernier avait conseillé à Niépce dès le début de *"rompre avec lui"*. Dans un premier temps, Daguerre utilise la ruse pour obtenir le contrat qu'il désire. Mais à partir de la signature, le 14 décembre 1829, il manifeste un indéfectible dévouement à Niépce et participe avec passion à ses travaux.

Il reçoit alors une complète initiation. Niépce et son bouillonnant disciple s'enferment dans le grenier de Saint-Loup de

Varenes, devant les fenêtres les plus lumineuses de la maison du maître. La collaboration des deux inventeurs est fructueuse, et les procédés sur métal et sur verre sont améliorés à chacun des quatre séjours de deux ou trois semaines que Daguerre réalise entre 1829 et 1833. Surtout, pendant le dernier séjour, ils font ensemble, et par accident, une formidable découverte.

La mort brutale et imprévue de Nicéphore Niépce, deux mois plus tard, le 5 juillet 1833, entraîne une métamorphose de Daguerre qui, désormais privé de son maître, redouble d'effort pour s'informer sur les progrès de la chimie et de l'optique. Il transforme le grenier au cinquième étage de son domicile parisien en laboratoire, en moderne Tour Saint-Jacques et connaît à son tour les affres de l'alchimiste solitaire à la recherche de la pierre philosophale, maudissant l'indifférence autant que la curiosité des passants. Il doit renouveler le contrat d'association avec le fils de l'inventeur. Le courant passe mal. Isidore, qui a fait un beau mariage, est plutôt oisif et distant, peu sensible aux évolutions bien réelles de la situation. Daguerre juge l'héritier *"incapable et incompétent"*. En fait, le 13 juin 1837, mis en difficulté par sa mauvaise gestion personnelle, Isidore abandonne à Daguerre le choix du nom et l'initiative de l'exploitation financière.

Suivant une pratique alors très répandue, Daguerre organise d'abord une vente par souscription, prévue initialement pendant le délai fort court d'un mois, entre le 15 mars et le 15 avril 1838. 35

Daguerre vise 200 souscripteurs individuels à 1.000 francs pour partager la formule de sa pierre philosophale, mais n'en rencontre aucun; les financiers parisiens "*ne voient pas comment en tirer parti*".

Daguerre trouve alors vingt-quatre millions de Français, qui vont verser chacun un demi-centime. Dès la première rencontre avec Arago, le 2 janvier 1839, Daguerre pressent le dénouement de l'affaire. Prudent, il écrit le jour même à Isidore Niépce, pour l'informer de l'issue prochaine, et surtout pour lui intimer de le laisser seul à la manœuvre. Mais le temps presse, le tapage médiatique suscite des vocations et bientôt des concurrents habiles, à l'aide des quelques indications dévoilées par Arago ou Talbot, s'essayent avec succès à la nouvelle invention. Dès le 20 février, un certain Hippolyte Bayard propose à l'Académie de montrer ses images sur papier.

Le malheur peut s'abattre à-propos: le 8 mars 1839 vers une heure de l'après-midi, un violent incendie embrase le *Diorama*. Les flammes sont spectaculaires et atteignent les maisons voisines.

Le capitaine des pompiers note dans son rapport que Daguerre, accouru sur les lieux, lui a demandé de tourner les lances vers sa maison du 5 de la rue des Marais pour sauver le laboratoire et ses précieux échantillons plutôt que le grand établissement et ses immenses toiles ; Daguerre a tranché, tourné la page du *Diorama*,

pour se consacrer à sa nouvelle activité : organiser la chronique d'une invention annoncée.

C'est alors que ses détracteurs relèvent une heureuse conséquence du funeste incendie : les négociations sur l'invention sont accélérées, et le *Diorama* étant décidément une perte cruelle, le gouvernement ne refusera plus d'indemniser Daguerre. Les savants avaient émis le désir de visiter son modeste laboratoire ou de consulter ses notes, c'est désormais impossible.

Indéfectible défenseur de Daguerre, Arago met fin aux rumeurs et annonce le 18 mars "*qu'un portefeuille contenant la description des procédés de M. Daguerre et qui avait disparu à la suite de l'incendie du Diorama a été retrouvé*". Daguerre a confié les papiers sauvés de l'incendie (dont le contrat avec Isidore du 13 juin 1837) à Arago qui les conserve dans sa bibliothèque privée. Bien plus tard, avec une partie des livres, ils sont mis en vente par un libraire de Francfort et achetés sur catalogue en 1892 par un Argentin, le docteur Pedro Arata, de La Plata.

Quand il arrive à Paris, Joseph Hamel se retrouve face à une incroyable effervescence dont le centre est un homme de spectacle, ne disposant de fait d'aucun document à céder et montrant seulement quelques rares images qui ne sont pas encore à vendre. L'émissaire du Tsar doit négocier avec un habile vendeur qui a su organiser la rareté de son produit, et qui a déjà réussi à mettre 37

en concurrence le gouvernement français avec les émissaires étrangers, américains, anglais, autrichiens, bavarois.

La veille de l'incendie du *Diorama*, le 7 mars 1839, Daguerre montrait quelques-unes de ses plaques à l'Américain Samuel Morse, de passage à Paris pour breveter son télégraphe. Le 20 mai, il est nommé membre d'honneur de la *National Academy of Design* de New York. Il reçoit des propositions de l'Anglais Herschel qui rêve de faire exécuter des vues des contrées polaires antarctiques par une expédition embarquée à bord des frégates jumelles, l'*Erebus* et la *Terreur*. Même après leur départ, au mois de mai, Herschel espère encore fléchir Daguerre et faire rattraper les navires à la hauteur des îles Canaries pour transmettre des appareils.

Daguerre est également approché par l'émissaire de Metternich, Antal Apponye, accompagné du savant A. von Ettinghausen, très au courant de l'intérêt de la découverte.

Et Daguerre sait faire patienter tous ces illustres étrangers et faire monter les enchères dans l'attente de l'approbation de sa pension. Heureusement, Arago appartient à deux institutions stratégiques, l'Académie des Sciences et l'Assemblée nationale. Non seulement, il défend chaque semaine avec acharnement Daguerre contre les scientifiques anglais et les sceptiques de tout bord, mais en tant que député, il obtient le vote final de la pension pour

Daguerre et son associé. Le Roi signe l'ordonnance le mercredi 7 août 1839, et le lundi suivant, l'Académie accepte la proposition du ministre de l'Intérieur Charles Marie Duchâtel qui fixe la date du 19 suivant pour la divulgation publique. Dès le 14 août, Daguerre entame la longue procédure de dépôt d'un brevet pour les Îles Britanniques. Daguerre dispose donc de cette seule semaine du 12 au 19 août 1839 pour offrir ou monnayer quelques plaques et vendre les premiers appareils aux émissaires des têtes couronnées de l'Europe et à ses clients privilégiés. La demande est à son comble.

Daguerre montre à Joseph Hamel une image de Nicéphore en sa possession et lui cède quelques vues de Paris. M. Mentienne, maire de Bry sur Marne, racontera plus tard dans son journal manuscrit qu'un agent du Tsar lui avait fait une alléchante proposition et offert un joli présent. Il s'agit apparemment de la seule mention en France des activités de Joseph Hamel.

Hamel dans ses nombreuses notes de l'années 1839 ne fera qu'une seule référence à Daguerre qu'il délaisse rapidement au profit des autres acteurs français. Le savant russe n'a nul besoin de l'aide de l'entrepreneur pour mener à bien sa mission.

Au début du mois d'août, avant la divulgation officielle du procédé dans le public — il insiste sur ce point — Joseph Hamel adresse à Saint-Petersbourg un colis contenant une "*chambre qu'il a*

reconstituée” d’après les notes de Niépce, ainsi que diverses *héliographies* réalisées par lui-même avec Isidore. Les académiciens russes Hermann Hess (1802-1850) et Emil Lenz (1804-1865) sont chargés de les présenter le 6 septembre 1839 (*vieux style*). Ils lisent en séance la note visionnaire de Hamel qui “*ne peut se décider à appeler la méthode de Daguerre daguerréotype, car ce vocable a tendance à effacer l’apport du véritable inventeur du nouvel art graphique. Niépce ne voulait pas qu’on parle de niépécéotype mais d’héliographié*”.

Et pour illustrer ce *nouvel art graphique*, que Joseph Hamel préfère nommer *photographie*, il fait bientôt parvenir deux tirages du docteur Donné, *un écorché à côté de l’Apollon du Belvédère* et un *agrandissement de la cornée d’un œil de mouche*, trois papiers positifs directs de Bayard, quatre essais anciens de Nicéphore Niépce, qu’il présente comme infiniment précieux.

Malheureusement, dans son rapport, il n’en décrit que deux, — une plaque métallique, *la table servie avec de la vaisselle*, et un essai sur verre, *une vue de Lux*, résidence de son fils Isidore —. Il envoie également ce qu’il présente comme la première image non inversée. Il espère bientôt photographier la lune et attend enfin des essais réalisés en haute montagne par Mlle d’Angeville. Il a réalisé la crainte de Daguerre : il a lui aussi réinventé la photographie sans attendre le 19 août. Beau joueur, il achète chez Giroux un appareil officiel à 420 francs.

De son côté, après quelques séances publiques de démonstration, Daguerre, comblé d’honneurs, prend une retraite absolument inactive. Notable exception : il peint un tableau pour l’autel de l’église de son village de Bry-sur-Marne. Son entourage s’étonne un peu de son désintérêt pour la photographie. Dans leur *Histoire de la Photographie* de 1862, les photographes de l’Empereur, Mayer et Pierson, témoignent que Daguerre “*sortait parfois de sa retraite pour venir visiter les nombreux ateliers de photographies qui s’étaient formés dans Paris, et manifestait un charmant étonnement à la vue des merveilles qu’on créait sous ses yeux. — Mais c’est impossible, disait-il quelquefois : comment faites-vous pour obtenir une telle perfection ? Et, naïf, empressé, il posait les questions comme une personne complètement étrangère à l’art qu’il avait créé*”.

VI. LUX

Délaissant le promoteur de l'invention, l'agent russe s'est rapproché de la famille du véritable inventeur et est devenu l'ami d'Isidore. Raffinement toponymique, ce dernier habite depuis 1829 dans l'ancienne propriété de Denon, dans le village de *Lux*.

Mais Isidore et son épouse sont installés depuis le 18 mars 1839 à Paris, 7 rue Ste Hyacinthe-St Honoré, pour surveiller le déroulement de l'affaire et signer le contrat avec le gouvernement. De leur séjour, un aristocrate de province, Octave Puy de la Batie a laissé dans son journal quelques curieuses indications. Au printemps 1839, la mort dans l'âme, Octave de la Batie a dû vendre et quitter le domaine de ses ancêtres, la Batie d'Urfé. Depuis, il n'a qu'une obsession, se procurer l'appareil dont parle toute la presse et réaliser une image parfaite de son château adoré. Il rencontre les Niépce le samedi 15 juin et les croise presque chaque jour jusqu'à son départ de Paris fin juillet. Daguerre est trop occupé par les événements politiques. Les Niépce sont plus disponibles tout en étant passionnés, non par la nouvelle invention, mais par leurs activités spirites.



Portrait-charge d'Octave de la Batie par André Giraud de Montbellet (Coll. Château d'Ailly).

Ils suivent en effet avec dévotion les activités du célèbre du Potet, le plus efficace gourou de l'époque. À défaut de chambres daguerriennes, Isidore indique des adresses obscures de belles somnanbules à l'inconsolable Octave.

Joseph Hamel rencontre Isidore pendant cette période. Il l'impressionne fortement. Le savant russe recadre le fils de l'inventeur, le force à reprendre les essais de son père. La relation entre les deux hommes durera leur vie entière. Hamel obtient des copies des archives de Nicéphore qu'il expédie vers la Russie dès le 4 septembre 1839, suivies bientôt de 4 précieuses héliographies.

Tout en recherchant pour Hamel les pièces du dossier, Isidore raconte son père, ses trois carrières : prêtre, militaire et inventeur; son goût pour les effets optiques qui le pousse à montrer, jeune professeur de 21 ans chez les oratoriens d'Angers, des ombres chinoises à ses élèves de 5^e; la sanction injuste qui s'ensuit dès la rentrée suivante, en 1787.

Il raconte la révolte du jeune homme qui adopte le prénom de Nicéphore en souvenir de celui qui mille ans plus tôt triomphait des Iconoclastes. Il raconte l'épisode de ses problèmes de santé et de sa mauvaise vue qui abrège opportunément sa carrière militaire quand, âgé de 29 ans, il tombe amoureux de la jolie niçoise d'origine sarde Agnès Romero ; de la passion, irréprouvable et partagée avec son frère aîné, pour l'invention dans la France révolutionnaire qui a aboli les privilèges, libéré le droit de chercher et inventé les brevets d'invention. Il lui raconte comment Nicéphore, passant de la bicyclette au bateau à moteur, analyse un étrange combustible, le *stercus diaboli* (merde du diable), un asphalte qu'il fait venir de la mine du Parc, près de Seyssel. Comment il découvre alors la solution pour fixer des images, menant plusieurs recherches en même temps.

En consultant toutes les notes, les correspondances de son père, les lettres de ce Daguerre qu'il déteste pour lui avoir cédé, Isidore décide de publier une petite brochure en août 1841, "*Post tenebram, lux !*". Le style en est trop polémique mais le pamphlet survit, têtue, sous forme d'une poignée d'exemplaires qui gâchent le plaisir des disciples du génie commercial de Bry-sur-Marne. Alors, Joseph Hamel suggère de transformer l'opuscule en une réflexion sur l'invention de la photographie et c'est ainsi que Isidore finit par lui confier toutes les archives en sa possession.

Hamel présente à l'Académie de Saint-Petersbourg, le 29 novembre 1850, l'ensemble des pièces de son dossier de reconstitution de l'histoire de l'invention. Les notes de Hamel sont perdues, ainsi que ses courriers. Les œuvres expédiées à l'Académie sont presque toutes égarées. On déplore particulièrement la perte de l'héliographie reçue à Saint-Petersbourg le 18 septembre 1841, décrite par Hamel comme précieuse pour les temps futurs ; il s'agissait du premier portrait photographique d'un être vivant réalisé à Paris : un visage de femme.

Hamel n'a pas d'enfants. À sa mort à Londres, le 10 septembre 1862, sa collection *personnelle* contenant les archives confiées par Isidore échoit à son neveu Wilhem. Celui-ci, retourné vivre en Silésie, l'offre finalement en avril 1875 à l'Académie. Il reçoit en échange la décoration de St-Stanislas du 3^{ème} degré.

En 1941, Torchinon Pavlovitch Kravets, protégera les modestes feuilles de papier des bombes allemandes, de la froideur du siège et de l'irascibilité d'un dictateur caucasien qui l'enverra au goulag pour s'y être intéressé en pleine guerre froide. L'édition qu'il avait préparée fut condamnée à la destruction dès la parution, en 1949. Le Président de l'Académie s'exécuta en apparence et quelques exemplaires furent secrètement épargnés. Mais ce serait là une nouvelle histoire.

ÉPILOGUE

Inlassablement, depuis 1813, Joseph Hamel essaya de répandre en Russie les connaissances technologiques. Mais, une fois passée l'euphorie qui accompagne la victoire des troupes russes sur celles de Napoléon, le pays s'est rendormi dans son énorme solitude septentrionale.

En 1853, Joseph Hamel convainc non sans difficulté le Tsar Nicolas I^{er} de l'importance d'une première mission dans la lointaine Amérique, ce voisin à l'est de la colonie russe de l'Alaska (qui sera vendue quelques années plus tard, en 1867). L'affaire est d'importance, les Américains ont, semble-t-il, développé une nouvelle manière de communiquer, un fil qui chante à travers les montagnes et les fleuves, le télégraphe. Mais le Tsar Nicolas I^{er} est inquiet : les Américains sont célèbres pour leurs mœurs fort peu chrétiennes, ne mangent-ils pas de la viande humaine ?

Non, le Tsar n'a pas peur que son agent se fasse dévorer, hantise des voyageurs du temps passé.

Mais son fidèle sujet Joseph Christianovitch ne risque-t-il

pas par contagion de devenir anthropophage ?

Le Tsar impose à son agent de signer une clause secrète. L'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg conserve dans ses archives un document classé ultra confidentiel.

“Je, soussigné, Joseph Christianovitch Hamel, envoyé en mission secrète par ordre du Tsar, rédigé par le Ministre de l'Instruction publique, jure sur ce que j'ai de plus cher de bien veiller lors de mon futur séjour aux États-unis d'Amérique de ne jamais manger de viande humaine.”

Hamel a tenu sa promesse et le premier télégraphe sera installé l'année suivante entre le port militaire de l'île de Kronstadt et, au sud, sur la côte de la Baltique, le curieux chalet néo-gothique de Nicolas I^{er}, souvenir architectural d'un voyage de jeunesse avec Joseph en Écosse.

Le premier message du fil qui chante annoncera la défaite russe de la guerre de Crimée.

Pour François



*Henry Fox Talbot,
photogenic drawing,
avril 1839, coll. Hamel.*

Achévé d'imprimer le jour du 154^e anniversaire du vote historique de l'Assemblée Nationale offrant au monde l'invention de la photographie, par Guillaume Mellet, sur ses presses de Copie 45 à Checy.